



PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

MODES.

TOUTES nos modes du moyen âge, toutes ces résurrections des vieilles toilettes de Rambouillet et des galans comités de la Place Royale, toutes ces énormes rondités d'étoffes et d'accoutremens imités des chroniques de nos ancêtres, n'ont pourtant point exclu dans nos salons l'apparition de ces costumes de *caprices* et de goût où l'esprit de la femme qui le porte se révèle quelquefois fidèlement par la pose d'une plume, le choix d'une nuance ou le pli d'une gaze. — La toilette a aussi sa physiologie : on pourrait en tirer bien des indications justes ; mais ce ne sera pas nous autres femmes qui irons nous charger d'initier à une telle science.

Quoi qu'il en soit cependant, nous devons remplir notre mission, en rappelant ces toilettes de fantaisie dont nous parlons. Nous classerons parmi les plus jolies celle d'une jeune femme qui parut ces jours-ci

dans un bal, vêtue d'une simple robe en crêpe blanc, formant de gros plis à doubles crevés tout autour du jupon ; manches courtes et corsage drapé sans aucune garniture. Ce qui distinguait ce costume, c'était une agrafe en émeraude, placée au milieu du nœud de la ceinture en ruban de gaze blanche, brochée admirablement, fixée par devant et ayant de longs bouts descendant jusqu'aux genoux. Les draperies du corsage étaient également retenues au milieu de la poitrine et sur les épaules par des agrafes d'émeraude ; point de collier, ni de boucles d'oreilles, mais sur le front une couronne *alincia*, traversant deux bandeaux de cheveux noirs et brillans comme le jais. Cette couronne *alincia* est une chaîne de roses de nuances fraîches et délicates, laissant briller au cœur de chacune d'elles un jet verdâtre et scintillant comme si une émeraude y eût été déposée. Mais tant d'art, cependant, n'est point venu gâter une si

charmante copie de la nature ; ce qui brille ainsi n'est point une pierre précieuse, c'est tout simplement un tout petit animal, une mouche, un insecte dont je ne sais dire le nom, mais qui, fixé ainsi artistement, est d'un effet délicieux, et fait honneur au goût de M. Pontier *, chez lequel ces jolies guirlandes ont été composées.

— Les grandes soirées dansantes ne sont point encore bien décidément commencées. En revanche, beaucoup de petites réunions où l'on vient se préparer aux brillants ébats de l'hiver. Là, en attendant les orchestres de Tolbecque ou de Musard, on prélude une contredanse ou un galop sur le piano. C'est ainsi que s'improvise chaque soir maints petits bals de société, où, pour ôter toute espèce de cérémonie, la maîtresse de la maison affecte une très-grande simplicité de toilette. Robe de cachemire ou de soie unie d'une couleur foncée, mitaines noires, petit bonnet de blonde plus ou moins coquet, selon l'âge et la physionomie, et, pour dernier type du costume de réception *sans façon*, un petit tablier en cachemire ou gros de Naples, brodé en couleur, garni de franges ou de dentelles, et ayant deux petites poches marquées soit par des boutons, des ganses lacées et terminées par des glands, ou bien quelques charmantes petites poches si bien historiées, si élégamment ornées ou brodées, qu'elles offrent à elles seules tout un luxe de goût et de recherche. C'est dans ce genre que nous avons admiré un tablier de satin noir entouré d'une guirlande *jardinière* supérieurement brodée en soie de toutes nuances. Aux deux coins étaient de beaux bouquets s'élargissant en corbeille, et sur les poches deux corbeilles de fleurs ayant sur les côtés des branches de verdure qui remontaient jusque vers la ceinture, comme si elles soutenaient les poches. M^{me} H*** s'est fait broder dans ce genre, en or, un tablier de cachemire pensée. Au bas était une frange or et soie.

* Rue Richelieu, n° 62.

Tandis que vous reconnaissez la mère au gracieux négligé que nous signalons, un peu plus à l'écart vous apercevez la fille, toute simple, toute jolie de sa première fraîcheur, ayant les cheveux lisses sur le front, une robe d'organdi ou de mousseline blanche à demi montante, la ceinture nouée un peu sur le côté, seule coquetterie qu'on lui permette encore ; car la jeune fille ainsi vue dans un salon n'a pas plus de quatorze à quinze ans. On sait qu'à Paris on ne les voit guère avant, et que, bien peu de tems après, le mariage les appelle dans un tout autre cercle.

— Ce que les jeunes personnes portent encore beaucoup dans de petites soirées, ce sont des robes en chaly ou cachemirienne imprimée en couleur. La souplesse et la simplicité de cette étoffe la distinguent tout-à-fait des robes à ramages et à grands effets, que l'on porte aujourd'hui. Avec ces toilettes une jeune personne peut porter une légère mantille de tulle brodé. Mais les dentelles, la profusion de blondes, de points, etc., etc., les bijoux surtout, leur sont interdits comme ne pouvant que nuire à l'*attrayante simplicité de leur âge*.

— Même système dans l'ordre des coiffures. Une rangée de perles qui traverse le front, un bouquet placé entre les tresses, un cordon de fleurs qui vient ceindre deux fois la tête, voilà les seuls ornemens reçus pour une jeune tête de fille. Encore est-il peut-être de meilleur goût de n'avoir que ses cheveux.

— On emploie en turban des écharpes de blonde dont les bouts retombent d'un côté jusque sur le cou, ce qui accompagne et sied très-bien à la physionomie. Pour donner du soutien aux plis de cette étoffe, on la double en gaze raide brillantée, soit en nuances roses ou bleues. Ces turbans, bien qu'excessivement jolis et légers, semblent moins parés que les autres. Nous en avons vu porter avec des robes en velours montantes.

— Nous citerons aussi un charmant turban en gaze rose mêlée avec une gaze

noire brochée en fleurs de couleur. Un esprit noir, partant d'une tige rose, était placé avec beaucoup de grâce.

— Du reste, il faut convenir que, cet hiver, toutes les modes sorties des magasins de M^{me} Baudrant* ont un succès de vogue. Elles marquent aujourd'hui dans toutes les célébrités du bon genre, et c'est dans ce sanctuaire, décoré avec une recherche exquise, que les femmes les plus élégantes viennent choisir les chapeaux et les turbans qui doivent donner à leur parure le dernier cachet du bon goût.

— Parmi les magasins qui se distinguent aux approches du nouvel an, nous citons celui de M^{lle} Lenormand, rue de la Paix, n° 26. L'on trouve chez elle tout ce qui peut plaire aux fashionables des deux sexes : manteaux richement brodés, robes de bal, écharpes légères, manchons de velours dont les jolis dessins obtiennent tous les suffrages, confortables en satin brodé pour la sortie des spectacles, des sacs magnifiques, des sachets dont le doux parfum est un des moindres avantages. A tous ces objets se trouve réuni un choix parfait de boîtes à gants, à filet, à peinture, etc. ; de petites tables en laque, en palissandre, d'un travail d'un goût exquis, et mille autres fantaisies de ce genre.

COMMENT JE DEVINS

AUTEUR DRAMATIQUE.

(SUITE.)

— Eh ! qui vous amène à Paris, mon pauvre garçon, continua-t-il ; car si j'ai bonne mémoire, vous demeuriez avec votre mère dans je ne sais quel village...

* Rue Neuve-Saint-Augustin.

— C'est vrai, général ; mais ma mère vieillit, et nous sommes pauvres.

— Deux chansons dont je sais l'air, murmura-t-il.

— Alors je suis venu à Paris dans l'espoir d'obtenir une petite place pour la nourrir à mon tour, comme elle m'a nourri jusqu'à présent.

— C'est bien fait ! mais une place n'est point chose facile à obtenir par le tems qui court ; il y a un tas de nobles à placer, et tout leur est bon.

— Mais, général, j'ai compté sur votre protection.

— Hein !... Je répétais.

— Ma protection. — Il sourit amèrement. — Mon pauvre enfant, si tu veux prendre des leçons de peinture, ma protection ira jusqu'à t'en donner ; et encore tu ne seras jamais un grand artiste, si tu ne surpasses pas ton maître. Ma protection ? eh bien ! je te suis très-reconnaisant de ce mot-là, car il n'y a peut-être que toi au monde qui puisses aujourd'hui t'aviser de me la demander.

— Comment cela ?

— Est-ce que ces gredins-là ne m'ont pas mis à la retraite, sous prétexte de je ne sais quelle conspiration... de sorte que, vois-tu, je fais des tableaux. Si tu veux en faire, voilà une palette, des pinceaux, et une toile de 36.

— Merci, général, mais je n'ai jamais su faire que les yeux ; d'ailleurs l'apprentissage serait trop long, et puis ma mère ni moi ne pouvons attendre.

— Que veux-tu, mon ami ! voilà tout ce que je puis t'offrir... ah ! et puis la moitié de ma bourse ; je n'y pensais pas, car cela n'en vaut guère la peine.

— Il ouvrit le tiroir d'un petit bureau dans lequel il y avait, je me le rappelle, deux pièces d'or et une quarantaine de francs en argent.

— Je vous remercie, général, je suis à peu près aussi riche que vous. — C'était moi qui avais à mon tour les larmes aux yeux. — Je vous remercie ; mais vous me

donnerez des conseils sur les démarches que j'ai à faire?

— Oh ! cela , tant que tu voudras. Voyons, où en es-tu?—Il reprit son pinceau, et se remit à peindre.

— J'ai écrit au maréchal, duc de Bel-lune.

Le général, tout en glaçant une figure de cosaque, fit une grimace qui pouvait se traduire par ces mots : « Si tu ne comptes que là-dessus, mon pauvre garçon !... »

— J'ai encore, ajoutai-je, répondant à sa pensée, une recommandation pour le général Foy, député de mon département.

— Ah ! ceci, c'est autre chose. Eh bien ! mon enfant, je te conseille de ne pas attendre la réponse du ministre ; c'est demain dimanche, porte ta lettre au général, et sois tranquille, il te recevra bien. Maintenant, veux-tu dîner avec moi ? nous causerons de ton père.

— Volontiers, général.

— Eh bien ! laisse-moi travailler, et reviens à six heures.

Je pris aussitôt congé du général Verdier, et je descendis les quatre étages avec un cœur plus léger que je ne les avais montés ; les choses et les hommes commençaient à m'apparaître sous leur véritable point de vue, et ce monde, qui m'avait été inconnu jusqu'alors, se déroulait à mes yeux tel que Dieu et le diable l'ont fait, brodé de bon et de mauvais, taché de pire.

Le lendemain, je me présentai chez l'honorable général Foy. Je fus introduit dans son cabinet.

Il se retourna, en entendant ouvrir la porte de son sanctuaire, avec la vivacité qui lui était habituelle, et arrêta ses yeux perçans sur moi. J'étais tout tremblant.

— Monsieur Alexandre Dumas !.... me dit-il.

— Oui, général.

— Êtes-vous le fils de celui qui commandait en chef l'armée des Alpes ?

— Oui, général.

— C'était un brave. Puis-je vous être

bon à quelque chose ? j'en serais heureux.

— Je vous remercie de votre intérêt.

J'ai à vous remettre une lettre de M. Danré*.

— Voyons ce qu'il me dit.—Il se mit à lire. — Ah ! il vous recommande à moi avec instance ; il vous aime donc bien ?

— Comme son fils.

— Eh bien ! voyons alors.—Il vint à moi.—Que ferons-nous de vous ?

— Tout ce que vous voudrez, général.

— Il faut d'abord que je sache à quoi vous êtes bon.

— Oh ! pas à grand'chose.

— Voyons, que savez-vous ? un peu de mathématiques.

— Non, général.

— Vous avez au moins quelques notions d'algèbre, de géométrie, de physique ?

Il s'arrêtait entre chaque mot, et à chaque mot je sentais la rougeur me monter au visage et la sueur me couler sur le front ; c'était la première fois qu'on me mettait ainsi face à face avec mon ignorance.

— Non, général, répondis-je en balbutiant.—Il s'aperçut de mon embarras.

— Vous avez fait votre droit ?

— Non, général.

— Vous savez le latin et le grec ?

— Un peu.

— Parlez-vous quelques langues vivantes ?

— L'italien assez bien, l'allemand assez mal.

— Je verrai à vous placer chez Laffitte, alors. Vous vous entendez en comptabilité ?

— Pas le moins du monde.—J'étais au supplice ; lui-même souffrait visiblement pour moi.— Oh ! général, lui dis-je avec un accent qui parut l'impressionner, mon éducation est complètement faussée, et, chose honteuse ! je m'en aperçois d'au-

* C'est effectivement à M. Danré que je dois d'être ce que je suis, en supposant que je sois quelque chose ; on m'excusera donc de le nommer, la reconnaissance est indiscrete.

Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2¹ près le passage de l'Opéra.
Chapeau en satin. Redingote en tulle doublé de satin façon
de Mme Barra rue du Hazard 4.

Ayuntamiento de Madrid

Messrs P. & C. J. Fuller N^o 34 Rathbone Place, London



jourd'hui seulement ; mais je la referai, je vous en donne ma parole d'honneur.

— Mais en attendant, mon ami, avez-vous de quoi vivre ?

— Oh ! je n'ai rien, répondis-je, écrasé par le sentiment de mon impuissance.

Le général réfléchit un instant.

— Donnez-moi votre adresse, me dit-il, je penserai à ce qu'on peut faire de vous.

J'écrivis ; le général me regardait faire. A peine eus-je écrit quelques mots, qu'il frappa dans ses deux mains.

— Nous sommes sauvés, s'écria-t-il.

— Pourquoi cela ?

— Vous avez une belle écriture.

Je laissais tomber ma tête entre mes deux mains, je n'avais plus la force de la porter. Une belle écriture, voilà tout ce que j'avais ! Ce brevet d'incapacité, oh ! il était bien à moi... Une belle écriture !

Je pouvais donc arriver un jour à être expéditionnaire ; c'était un avenir. J'avais une belle écriture... je me serais volontiers fait couper le bras droit.

Le général Foy continua sans s'apercevoir de ce qui se passait en moi.

— Écoutez, je dîne aujourd'hui chez le duc d'Orléans, je lui parlerai de vous, mettez-vous là ; — il m'indiqua un petit bureau ; — faites une pétition, et écrivez-la du mieux que vous pourrez.

Lorsque j'eus fini, le général Foy écrivit quelques lignes en marge. Son écriture jurait près de la mienne et m'humiliait cruellement ; puis il plia la pétition, la mit dans sa poche, et me tendant la main en signe d'adieu, il m'invita à venir déjeuner le lendemain avec lui.

Je rentrai à mon hôtel, et j'y trouvai une lettre timbrée du ministère de la guerre. Jusqu'à présent la somme du mal et du bien s'était répartie sur moi d'une manière assez impartiale : la lettre que j'allais décacheter allait définitivement faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre.

Le ministre me répondait que n'ayant pas le tems de me recevoir, il m'invitait

à lui exposer, par écrit, ce que j'avais à lui dire. Le plateau du mal l'emportait.

Je lui répondis que l'audience que je lui avais demandée n'avait pour but que de lui remettre l'original d'une lettre de remerciement qu'il avait autrefois écrite à mon père, son général en chef ; mais que ne pouvant avoir l'honneur de le voir, je me contentais de lui envoyer la copie.

Je m'acheminai le lendemain vers l'hôtel du général Foy, qui était devenu mon seul espoir. Il m'aborda avec une figure riante qui me parut de bon augure.

— Eh bien ! me dit-il, votre affaire est faite.

— Comment ?

— Oui, vous entrez au secrétariat du duc d'Orléans, comme surnuméraire aux appointemens de 1,200 francs ; ce n'est pas grand'chose, mais c'est à vous de bien travailler.

— C'est une fortune. Et quand serai-je installé !

— Aujourd'hui même si vous le voulez.

— Et comment se nomme mon chef ?

— M. Oudard ; vous vous présenterez chez lui de ma part.

— Permettez-vous que j'annonce cette bonne nouvelle à ma mère ?

— Oui ; mettez-vous là, vous trouverez ce qu'il vous faut.

— Il y a un fond excellent chez vous, me dit-il ; mais rappelez-vous ce que vous m'avez promis, étudiez.

— Oui, général, je vais vivre de mon écriture, mais je vous promets de vivre un jour de ma plume.

— En attendant, déjeûnons, il faut que j'aille à la Chambre.

Un domestique apporta une petite table toute servie dans le cabinet ; nous déjeûnâmes en tête-à-tête. Aussitôt le déjeûner fini, je quittai le général. Je ne fis que deux bonds de la rue du Mont-Blanc au Palais-Royal. Décidément la balance du bien reprenait le dessus.

M. Oudard me reçut avec une affabilité

si grande, que je vis bien que ce n'était pas à mon mérite personnel que je la devais : il m'installa dans un bureau où travaillaient déjà deux autres jeunes gens qui devinrent dès lors mes camarades, et qui, aujourd'hui, sont mes amis.

Je songai aussitôt à tenir ma promesse et à étudier sérieusement. Je savais assez de latin pour suivre seul les études de cette langue. J'achetai, avec ce qui me restait de mes cinquante-trois francs, un Juvénal, un Tacite et un Suétone. Ma constitution de fer me permettait de suppléer, par le temps que je prenais sur la nuit, au temps qui me manquait le jour : bref, un changement complet s'opéra dans mon existence matérielle et morale, et lorsqu'au bout de deux mois ma mère arriva, elle me reconnut à peine, tant j'étais devenu sérieux.

Alors commença cette lutte obstinée de ma volonté, lutte d'autant plus bizarre, qu'elle n'avait aucun but fixe, d'autant plus persévérante que j'avais tout à apprendre. Occupé huit heures par jour à mon bureau, forcé d'y revenir chaque soir de sept à dix heures, mes nuits seules étaient à moi. C'est pendant ces veilles fiévreuses que je pris l'habitude que je conserve encore, de ce travail nocturne qui rend la confection de mon œuvre incompréhensible à mes amis mêmes, car ils ne peuvent deviner ni à quelle heure ni dans quel tems je l'accomplis.

A. DUMAS.

Tous les journaux ont été l'écho de cet article que nous n'avons pu reproduire en entier, mais qui tient à un nom trop marquant dans l'époque pour qu'il ne soit pas retrouvé partout avec le plus vif intérêt.

FEU ET FLAMME,

Par Philothée O'Neddy *.

Voici un jeune ouvrage sorti de notre jeune école, qui atteste une bien vive et bien jeune ame encore. Je ne sais d'où

* Chez Dondey-Dupré, rue Richelieu, n° 47 bis.

part ce nom qui semble se rapprocher des contrées d'Ossian, mais je sais que les poésies qu'il nous livre pourront peut-être un jour jeter aussi quelque lustre sur les monts ou les rives qu'il adoptera pour sa mère-patrie. Il y a de l'avenir dans ces morceaux tour à tour pleins de mysticité, de candeur, de sentimens énergiques et de voluptueux pensers ; il y a de l'avenir surtout, si, comme le dit l'auteur, « ce volume n'a pas d'autre prétention que celle d'être le faisceau de ses meilleures ébauches d'écolier ; lesquelles consistent simplement en rêveries passionnées et en études artistiques. » Certes, si telles sont les premières rêveries du jeune écrivain, il peut s'élancer hardiment dans la lice où s'obtiennent les palmes poétiques. Puissent l'âge et l'expérience ne point apporter de déchet à sa brûlante imagination, et la société, qu'il semble déjà dédaigner, ne point, dans ses injustes décrets, écraser son auréole avant qu'il n'en soit couronné!

A nous donc, qui ne pouvons le juger que dans ses premiers essais ; à nous à le faire connaître par un extrait de ces poésies vaporeuses où l'ame se révèle sous des rayons d'amour, de larmes et de piété.

MYSTÈRE.

« Seigneur, une Ame pure, innocente, ingénue,
» Dans tes brillans parvis dernièrement venue,
» Le croira-t-on jamais? soupire et pleure encor!
» Vainement, pour calmer son angoisse inconnue,
» L'air se charge de myrrhe et des sons du Kinnor.

» Tes dômes lumineux, tes auréoles vives,
» Tes anges, de ta gloire étincelans convives,
» Ne peuvent absorber son déplaisir profond :
» Nous l'entendons souvent, dans le Bois des Olives,
» Redemander la terre et murmurer un nom. »

— Eh bien ! dit Jehovah, j'exauce ta demande.
Je te bénis, mon fils. Lorsque l'amour commande,
Tout doit obéir, tout... jusques à l'Éternel.
Un cœur qui sait aimer est la plus riche offrande
Dont on puisse jamais décorer mon autel. —

Et, du regard de Dieu légèrement froissée,
La porte du ciel s'ouvre : et d'une aile insensée,

Le jeune esprit se plonge en l'éther spacieux :
A plein vol il descend, plus prompt que la pensée,
Vers un orbe lointain qui fascine ses yeux.

Autour de lui déjà les brises de la Terre,
De leur grande harmonie apportent le mystère :
Son pied rase des monts le nébuleux cimier ;
Et, sous le ciel créole, en un parc solitaire,
Il se jette invisible aux feuilles d'un palmier.

Là, sur l'herbe et les fleurs, celle qu'il idolâtre
Repose : l'on dirait une nonne d'albâtre,
A voir sa vénusté, son calme et sa pâleur :
Elle dort..... mais sa lèvre ardente et violâtre
Révèle qu'en son sein ne dort pas la douleur.

Doux comme le parfum que la rosée éveille,
L'esprit du bien-aimé se glisse à son oreille ;
Il mêle à ses cheveux de suaves senteurs :
Et, pour rasséréner son beau front qui sommeille,
A voix basse il lui dit ces mots fascinateurs :

— Ne te désole plus, ma colombe chérie !
Je reviens : ta beauté dans les larmes flétrie
N'a pas à mon amour fait un stérile appel.
Pour l'humble solitude où se cache ta vie,
J'ai quitté sans regret tous les bonheurs du ciel.

Je veux qu'autour de toi, comme une pure essence,
En tous lieux et toujours oscille ma présence :
Je veux que tu l'aspire au milieu des concerts
Que la nature exhale, et dans l'effervescence
Des émanations qui parfument les airs.

Au doux tomber du jour, lorsque la rêverie
Allanguira tes pas dans la tiède prairie,
Sur les losanges d'or mon ame glissera ;
Et suspendant son vol, belle, heureuse, attendrie,
Comme en nos soirs d'amour elle te sourira.

La nuit, je frôlerai les rideaux de ta couche ;
Je mêlerai mon souffle au souffle de ta bouche ;
J'imprènerai tes sens d'un mystique bonheur :
Et jamais nul démon, de son rire farouche,
N'osera dans un rêve épouvanter ton cœur.

Suspends à ton balcon des harpes d'Éolie :
Et lorsque les vapeurs de la mélaucolie
Rembruniront pour toi l'aspect de ton séjour,
Mon ombre te jouira, sur la corde amollie,
Des airs voluptueux comme un frisson d'amour.

Oh ! souvent, n'est-ce pas ? de langueur expirante,
Tu viendras visiter la forêt murmurante
Où les premiers aveux firent trembler ma voix ;
Où de mes chastes bras l'étreinte délirante
T'attira vers mon cœur pour la première fois ?

Là, mon fantôme encor, plein de jeunes ivresses,
Veut te faire un réseau de brûlantes caresses ;
Mon baiser veut encor frissonner sur ta main,
Courir sur tes cils noirs, sur tes soyeuses tresses,
Incendier ta lèvre et jasper ton beau sein.

Oh ! oui, jusques à l'heure où, pour le vrai cénacle,
Ton ame laissera le terrestre habitacle,
Je tiendrai ma ferveur roulée autour de toi :
Tu pourras t'éjouir, comme en un tabernacle,
Dans ce chaste penser : son ame est avec moi !....

HECTOR FIERAMOSCA,

Roman historique traduit de l'italien par A. Blanchard*.

Voici vraiment le roman des dames.
Parmi les livres qui flattent et intéressent
la sensibilité et l'imagination des femmes,
la traduction d'*Hector Fieramosca*, publiée
par l'éditeur Souverain, doit tenir le pre-
mier rang.

En rappelant l'époque brillante de la
chevalerie pendant laquelle la beauté était
l'objet d'un culte particulier, l'auteur de
Fieramosca nous a déployé le vivant ta-
bleau des plaisirs, des divertissemens dont
elle était le mobile et l'objet principal.
Quelle galanterie exquise dans les mœurs
de cet âge qui ne se présente plus à notre
esprit que sous la forme d'un rêve mer-
veilleux !

Les annales du moyen âge, quoique
remplies de l'intérêt le plus incisif, sont
peu connues et n'ont été exploitées avec
bonheur que par Walter Scott et Manzoni.
Tout le monde connaît le succès éclatant
qu'ont obtenu les *Fiancés* du second de
ces auteurs. *Fieramosca* qu'on lui attribue,
malgré le nom de M. d'Azeglio, son gen-
dre, sous lequel il a été publié, se trouve
déjà placé au niveau de son aîné, et offre
peut-être un enchaînement de circons-
tances et un développement de passions
plus attachans et présentés avec un style
plus énergique.

Voulant ménager une surprise agréable
aux lecteurs, nous n'entreprendrons point
de donner une analyse de ce beau roman
que le traducteur, M. Blanchard, a enrichi
d'une notice curieuse sur Manzoni, ainsi
que d'un essai sur les romans du moyen
âge, par M. Paulin Paris, de la biblio-
thèque royale, auquel nous devons la
traduction si estimée de *Lord Byron*.

* 2 vol. in-8°, prix 7 fr. 50. Chez Hippolyte Sou-
verain, éditeur.

Album.

A une représentation donnée il y a quelques jours au Gymnase-Dramatique, on a vu pour la première fois *les Suites d'une Séparation*. C'est une production assez froide, dans laquelle deux époux séparés par suite d'incompatibilité d'humeur finissent par se rapprocher pour faire le bonheur de leurs enfans. Il y a dans ce vaudeville un rôle de vieux général de l'Empire que Bouffé ne joue pas anal et dont le caractère ne manque pas de vérité.

— Arnal si amusant, si comique, vient d'obtenir un nouveau succès au Vaudeville dans une folie intitulée : *C'est encore du bonheur, ou la Prédestinée*. On ne peut se faire une idée de toutes les situations bizarres dans lesquelles on a placé cet acteur fort aimé du public et qui mérite bien les applaudissemens dont on l'accable à chaque représentation.

— M^{me} la duchesse d'Abrantès a publié une Nouvelle qui a servi de sujet ou de prétexte à un vaudeville à spectacle que donne actuellement le théâtre du Palais-Royal, sous le titre de la *Danseuse de Venise*. Trois actes sont consacrés au récit des aventures de la Zerbi, célèbre élève de Terpsychore, adorée d'un beau prince qui est joueur autant qu'amoureux. Au premier acte elle le sauve d'un grand danger, et le prince veut l'épouser ; au second acte, après une épreuve d'une année, elle lui rend sa promesse ; le théâtre lui sourit plus que le titre d'Altesse. Au troisième acte, qui n'est qu'un tableau,

elle fait sa rentrée au théâtre de Venise, au milieu des bravos de la foule assemblée. On a dit que cet ouvrage, dans lequel M^{lle} Déjazet est charmante, était presque de la vérité contemporaine, et que ses véritables héros existaient au milieu de la capitale. Cela se pourrait bien ; mais pour ceux qui ne font pas d'allusion, le principal c'est que le vaudeville nouveau soit traité avec goût et esprit.

NOUVEAUTÉS, OBJETS D'ART.

M. JEANNE, élève de Giroux, réunit dans son magasin un assortiment complet des plus variés en articles de maroquinerie, tels qu'*Albums, Buvars, Carnets, Porte-feuilles, Nécessaires, Boîtes d'Aquarelle, à thé, à gants, etc.* On y trouve aussi une collection de Dessins en porte-feuilles de nos premiers artistes, et un choix de Lithographies coloriées. — Établi depuis plusieurs années, ses constans efforts pour plaire, et la modicité de ses prix, lui assurent des droits à la confiance publique. Aussi son magasin devient-il le rendez-vous de la bonne société qui vient y faire ses emplettes. — *Collage de Dessins, Encadrement en tous genres, Fournitures de Bureaux.*

MAGASIN AU 1^{er} ; OBJETS D'ÉTRENNES.
68, PASSAGE CHOISEUL.

DENTS A SIX FRANCS. — LÉON, Médecin-Dentiste, rue de la *Chaussée d'Antin*, n° 8. La ressemblance et la solidité de ses ouvrages ne laissent rien à désirer, et lui ont mérité la confiance d'une belle clientèle.

NETTOYAGE DE DENTS A 3 FRANCS.

A ce Numéro est jointe la planche 1022.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.
Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDAT-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S^t-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.

